

ROMAN EN COUSERANS... et plus

Numéro 25 - Hiver 2021-2022

E dito

Nous avons appris par la presse qu'un projet de programme de restauration de la galerie supérieure du cloître de Saint-Lizier était en discussion. Nous ne pouvons que nous réjouir d'une telle initiative, si elle est effectivement menée à terme.

Nous sommes peu habitués aux grands chantiers de restauration de nos anciennes églises. Notre-Dame de Paris est loin. Nos églises romanes sont parfois en souffrance. L'église d'Ourjout (Bordes-sur-Lez) semble en bon chemin. Un frémissement se fait sentir dans l'église de Luzenac (Moulis), mais les chantiers potentiels sont nombreux. Espérons que l'hiver qui s'annonce n'engourdisse pas toutes les énergies à l'œuvre, et que les associations en place rencontreront les oreilles attentives qu'elles méritent. Car, si les Pyrénées sont naturellement belles, l'empreinte, souvent discrète, mais émouvante, qu'y a laissée l'être humain depuis longtemps, les sublime encore plus.

Bon voyage, peut-être au coin du feu, dans ce numéro d'hiver.

Jacques Pince



Détail des peintures murales de l'étage du cloître de Saint-Lizier, XIVe siècle

Dans ce numéro

- Edito
- Retour sur Eget et Castillon-en-Couserans



**Les
Chemins
Pyrénéens
de l'Art
Roman**

Nous contacter

Comité de rédaction :
**Jacques Pince, Danièle
Pélata, Pauline
Chaboussou, Nathaly
Rouch**
Avec le soutien du Pôle
Culture de la Communauté
de Communes Couserans-
Pyrénées.

Ecrivez-nous et recevez le
bulletin par e-mail sur simple
demande à :

**romanencouserans
@gmail.com**

Téléchargez le bulletin en
ligne sur le site :

**romanencouserans09
.blogspot.com**

Faites-nous part de vos
suggestions de lecture,
d'évènement, de visite dans
une église romane, ou
proposez-nous un article à la
publication.

J. Pince : 06 16 75 65 60
**romanencouserans
@gmail.com**

Retour sur Eget et Castillon

Emmanuel Garland a eu la gentillesse de nous gratifier d'un article sur les peintures découvertes en 2015 dans l'église d'Eget (Hautes-Pyrénées). Il a fait un rapprochement avec les peintures de la chapelle du Calvaire à Castillon (Ariège). Et cela nous est apparu pertinent.

La réflexion nous a amené à essayer d'aller un peu plus loin dans la lecture de ces peintures.

A Castillon sont figurées deux sirènes qui tiennent en main les extrémités de leurs queues bifides (voir photo). La symbolique des sirènes est classiquement négative (tentation, luxure) mais certains auteurs (M. Blanc)¹ ont voulu réhabiliter les sirènes. Nous avons notamment trouvé dans « Le glossaire des symboles et sculptures saintongeaises du XIe siècle », le questionnement intéressant suivant : « Est-ce [la sirène] le symbole de l'épouse mystique du Christ, c'est-à-dire l'Eglise ? Est-ce le symbole de la vie éternelle, de la beauté spirituelle ? En tout cas, c'est le symbole de la haute valeur spirituelle. La Sirène romane n'a rien à voir avec la Sirène gothique arborant peigne et miroir ; celle-là est symbole de séduction, voire de péché. »²

Ce point de vue nous paraît également intéressant, même si nous nous garderons bien d'une séparation chronologique aussi marquée, car nous savons à quel point la symbolique romane pouvait être ambivalente.

Par ailleurs, à Castillon, l'iconographie est ponctuée de fleurs de lys. A Eget aussi les fleurs de lys sont présentes. Mais à Eget, le panneau de l'annonciation est plus explicite. L'ange tend une fleur de lys à la Vierge. Elle est bien symbole virginal et donc de pureté.

Mais, ce qui a surtout retenu notre attention, c'est la figuration, à Eget comme à Castillon, de l'arbre, encadré de deux boucs qui posent leurs pattes avant au bas du tronc.

La répétition d'une scène aussi originale nous informe de sa probable charge symbolique importante. Il s'agit ici, bien sur, de l'Arbre de Vie. Pour les chrétiens, celui-ci est une métaphore de la parole divine qui nourrit, voire de Dieu lui-même, comme semble le suggérer le positionnement, à Castillon, de l'arbre, dans le cul de four, en lieu et place des traditionnels Christ en majesté.

De même, à Eget, un ange désigne l'Arbre, comme l'ange pouvait montrer du doigt le Christ pantocrator au XIIe siècle. De même encore, le berger nous montre où est l'essentiel en pointant l'Arbre. De plus à Eget, l'Arbre

est entouré d'animaux et personnages, qui résument la création.

L'Arbre est un symbole universel. On le retrouve dans toutes les sociétés dès les temps les plus reculés. Mais, l'Arbre qui nourrit nous vient également des temps pré-chrétiens, et même, prébibliques. C'est dans la mythologie et l'art mésopotamiens que nous retrouvons l'origine probable du symbole. Sur un sceau cylindrique d'Uruk (3000 ans avant J.C) (voir photo) le Roi-Prêtre nourrit le troupeau sacré. Toujours en Mésopotamie (VIIe siècle avant J.C), on connaît un rhyton (vase à boire), dit de Marlik (nord de l'Iran) qui figure un arbre (de vie) avec deux boucs (ou gazelles) dressés et appuyés (un de chaque côté) (voir photo).

Il n'est pas rare que l'Ancien testament ait repris des métaphores de civilisations antérieures. Il les a surinvesties et en a, en quelque sorte, adapté le sens. Dans le jardin de l'Eden, il y a donc l'Arbre de Vie. Celui-ci a été sou-



Eglise d'Eget (65), photo
Emmanuel Garland



Chapelle Saint-Pierre du Calvaire, Castillon-en-Couserans : relevé de la partie supérieure du cul-de-four par Emmanuel Garland

vent représenté. Il n'est pas rare que soient disposés, à son pied, des animaux et des hommes qui figurent la création (comme à Eget). Parfois ces animaux sont résumés en deux cerfs (eux-mêmes symboles des âmes assoiffées de la parole de Dieu). Ces cerfs peuvent boire aux sources des quatre fleuves célestes qui jaillissent au pied de l'Arbre. La figuration des boucs est plus rare. Pour la comprendre, nous devons nous reporter probablement à la tradition des boucs émissaires, rapportée dans le Lévitique (Ancien testament). Le bouc est chargé des péchés de l'homme : « il prend la place de l'homme lorsque celui-ci se sent trop impur pour s'adresser directement à Dieu » (Grand Pardon)³.

Or nous savons que l'Arbre de Vie est le symbole divin, d'éternité, de rédemption. Les boucs semblent donc bien implorer le pardon divin.

Reste une question : pourquoi cette iconographie ressurgit en Pyrénées et au XIIIe siècle ? Bien difficile à dire. Nous ne pouvons qu'avancer, très prudem-

ment, des pistes ; d'autant plus que plusieurs raisons sont probablement à l'œuvre.

Sur le fond, si nous considérons que la symbolique chrétienne de l'Arbre de Vie a à voir avec l'arbre de vie mésopotamien, il faut se souvenir qu'en Mésopotamie, la religion était le zo-

roastrisme. Cette religion est un dualisme : le prince du Bien combat le prince du Mal. Mais la bible détourne le sens ; l'arbre est le Bien (Dieu) et les boucs sont le mal (le péché de l'homme), et ici, pas de doute, le Bien est triomphant et le mal, soumis. Peut-on aller plus loin et dire qu'il y a là aussi un message dans ce siècle où le catharisme (un autre dualisme) est encore présent ? Nous ne saurions l'affirmer.



Eglise d'Eget (65), photo Emmanuel Garland

Sur la forme : l'Arbre est Dieu et Dieu est le Verbe. On peut se poser la question de la représentabilité de Dieu. A l'origine, toutes les religions du livre professent l'irreprésentabilité de Dieu. Dans les dix commandements, la loi de Moïse, il est écrit : « tu ne feras [...] aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux. » Les premiers chrétiens représentaient Dieu surtout à travers des symboles : poisson, chrisme, la croix (qui est le nouvel Arbre de Vie). Puis la chrétienté a fait des représentations incarnées de Dieu et de Jésus, mais la tendance à l'abstraction du sacré n'était jamais loin. En Orient, aux VIII^e et IX^e siècles, il y a eu la querelle de l'iconoclasme. Chez nous, ce sont les protestants qui revendiqueront une telle

vue des choses. D'une autre façon, au XIII^e siècle, l'esprit cistercien va chercher la spiritualité dans un dépouillement peu figuré.

Après le XII^e siècle et sa « sur-représentation » du Christ en majesté, souvent barbu, âgé (comme une synthèse en fait, du Fils et du Père), la spiritualité humaine a sans doute éprouvé le besoin de chercher d'autres voies pour accéder à une transcendance divine.



Détail d'un rhyton de Marlik, Iran, 1000 avant J.C., actuellement conservé au Musée national d'Iran. Photographie extraite de Taheri, Sadreddin (2013), *Plant of life, in Ancient Iran, Mesopotamia & Egypt*, Tehran: Honarhay-e Ziba Journal, Vol. 18, No. 2 p. 7.



D'après le Roi-Prêtre et le troupeau sacré d'Inanna, empreinte de sceau-cylindre, Uruk, vers 3000 ans avant J.C, époque de Djemdet-Nasr, Mésopotamie (Marsailly/Blogostelle)

Un peu plus tard, avec la fin du Moyen Age, avec l'avènement d'un nouveau naturalisme et humanisme, l'homme redevient centre. C'est alors la généralisation de la représentation d'un Christ incarné, très humain et souvent en souffrance (sur la croix). La Vierge (une femme), les Saints (des humains), sont alors prétexte à un esthétisme pictural. Celui-ci peut porter à l'émotion, bien sûr, mais on peut se demander si la relation à Dieu n'y a pas perdu de son immédiateté, de son exclusivité essentielle. L'image peut être un intermédiaire sur le chemin vers Dieu mais le risque est qu'elle devienne barrière, et fin en soi.

Voilà, restons modestes, et n'oublions pas que l'histoire de l'art est une science vivante qui ne peut que s'enrichir d'une réflexion sincère et des dialogues qu'elle suscite. Encore merci à Emmanuel Garland qui a bien voulu nous faire partager ses connaissances éclairées sur les peintures d'Eget.

Jacques Pince

¹ *Montres, Sirènes et Centaures – Symboles de l'art roman*. Anne et Robert Blanc – Ed. du Rocher – 2006.

² « *Glossaire des conventions et symboles dans les sculptures saintongeaises du XI^e siècle* ».

³ *Dictionnaire de l'art roman* – Robert Jacques Thibaud.